

# IDEALISME ET MATERIALISME

Il a été mille fois constaté que les hommes, avant d'atteindre la vérité (ou plutôt le peu de vérité relative saisissable dans les divers moments de leur développement intellectuel et social), ont tendance à tomber dans les erreurs les plus opposées, regardant les choses tantôt d'un côté tantôt d'un autre, et sautant ainsi d'une exagération à une autre.

C'est un phénomène de ce genre et qui intéresse principalement toute la vie sociale contemporaine que je veux examiner ici.

Il y a quelques années tous étaient « matérialistes ». Au nom d'une « science » qui n'était pas autre chose que la dogmatisation de principes généraux issus de connaissances positives trop incomplètes, on prétendait expliquer toute la psychologie humaine et tous les tournants historiques de l'humanité, en fonction des simples besoins matériels élémentaires. Le « facteur économique » expliquait tout : le passé, le présent et l'avenir ; toutes les manifestations de la pensée et du sentiment, toutes les vicissitudes de la vie : amour et haine, passions bonnes et mauvaises, condition de la femme, ambition, jalousie, orgueil de race, rapports de toute sorte entre individus et peuples, guerres et paix, soumissions ou révolte des masses; différentes constitutions de la famille et de la société, régimes politiques, religion, morale, littérature, art, et la science elle-même. Tout n'était qu'une simple conséquence d'un mode de production et de distribution des richesses et de l'instrument de travail qui prévalait à chaque époque. Et ceux qui avaient une idée plus large et une conception moins simpliste de la nature humaine et de l'histoire étaient taxés, tant dans le camp des conservateurs que celui des subversifs, d'arriérés et d'indignes de la « science ».

Cette manière de voir influait naturellement sur la conduite pratique des partis, et tendait à faire sacrifier tout noble idéal aux intérêts matériels, aux questions économiques, souvent d'une importance très négligeable.

Aujourd'hui la mode a changé et tous sont « idéalistes » : chacun affecte de mépriser le « ventre » et parle de l'homme comme s'il était un pur esprit, pour qui manger, se vêtir et satisfaire ses besoins physiologiques sont des contingences passagères, auxquelles on ne doit pas prêter attention sous peine de déchéance morale.

Je n'entends pas ici m'occuper de ces sinistres individus dont « l'idéalisme » n'est qu'hypocrisie et tromperie : du capitaliste qui prêche aux ouvriers le sentiment du devoir et l'esprit du sacrifice pour pouvoir réduire sans résistance les salaires et augmenter ses profits; du « patriote » qui, tout enflammé d'amour civique et d'esprit national, dévore sa patrie et, s'il le peut, celle des autres : du militaire qui, pour la gloire et l'honneur du drapeau, exploite les vaincus, les opprime et les piétine.

Je parle des gens sincères, et spécialement certains de nos camarades qui ayant vu que la lutte pour les améliorations économiques avait fini par absorber toute l'énergie des organisations ouvrières jusqu'à éteindre toute potentialité révolutionnaire, et voyant maintenant qu'une bonne partie du prolétariat se laisse arracher docilement toute trace de liberté, et embrasse, bon gré mal gré, le bâton qui le frappe, dans le vain espoir d'obtenir un travail assuré et une bonne paye, ces camarades ont tendance à abandonner par dégoût toute préoccupation et toute lutte économiques, en limitant toute leur activité au niveau de l'éducation et de la lutte proprement révolutionnaires.

Le problème principal et le besoin fondamental est celui de la liberté, disent-ils. La liberté ne se conquiert et ne se conserve que par des luttes harassantes et des sacrifices cruels. Il faut donc que les révolutionnaires ne donnent pas de l'importance aux petites questions d'améliorations économiques, qu'ils combattent l'égoïsme qui prévaut dans les masses, qu'ils propagent l'esprit de sacrifice; et plutôt que de promettre un régime de cocagne, qu'ils inspirent à la foule le saint orgueil de souffrir pour une noble cause.

Parfaitement d'accord, mais n'exagérons pas. La liberté, pleine et entière, est certainement la conquête essentielle, parce qu'elle est la consécration de la dignité humaine. C'est le seul moyen par lequel on peut et on doit résoudre les problèmes sociaux à l'avantage de tous. Mais la liberté est un vain mot, si elle n'est pas accompagnée de la puissance, c'est-à-dire les moyens d'exercer librement son activité.

La maxime « qui est pauvre, est esclave » est toujours valable, bien qu'il soit également vrai que « qui est esclave, s'appauvrit et perd toutes les caractéristiques fondamentales de l'être humain ». Les besoins matériels, les satisfactions de la vie végétative, sont certes des choses d'ordre inférieur, et même méprisables, mais ils sont la base nécessaire de toute vie supérieure, morale et intellectuelle. Mille raisons, de nature diverse, animent l'homme et déterminent le cours de l'histoire, mais il faut manger. Vivre d'abord et philosopher ensuite.

Un peu de tissu, d'huile et de terres colorées sont pour notre sens esthétique bien peu de choses devant une toile de Raphaël. Mais sans ces choses matérielles et relativement sans valeur. Raphaël n'aurait pas pu réaliser son rêve de beauté.

Je crois bien que les « idéalistes » sont des gens qui mangent tous les jours et sont toujours à peu près sûrs de

pouvoir manger le lendemain. Il est naturel qu'il en soit ainsi, parce que pour pouvoir penser, aspirer à des thèmes élevés, un certain minimum même infime de bien-être matériel est vraiment indispensable. Il y a eu et il y a des hommes qui se sont élevés aux plus hauts faits du sacrifice et du martyre, qui affrontent sereinement la faim et la torture, et continuent de combattre pour leur idée, héroïquement, au travers des plus horribles souffrances. Mais ce sont des hommes qui se sont développés dans des conditions relativement favorables, et ont pu accumuler un ensemble d'énergies latentes qui les soutient ensuite, quand le besoin s'en fait sentir. Du moins, c'est la règle générale.

Je fréquente depuis de très longues années des organisations ouvrières, des groupes révolutionnaires, des sociétés éducatives, et toujours j'ai vu que les plus actifs, les plus zélés, étaient ceux qui se trouvaient dans les moins tristes conditions. Ils venaient non par nécessité mais pour coopérer à une œuvre bonne et se sentir anoblis par un idéal. Les plus misérables, ceux qui sembleraient les plus directement concernés par un changement social, en étaient absents, ou dans l'ensemble jouaient un rôle passif.

Je me souviens comme la propagande était difficile dans certaines régions d'Italie, il y a trente ou quarante ans. Les travailleurs agricoles et une bonne partie des ouvriers des villes vivaient alors dans des conditions vraiment animales, misère que je voudrais croire définitivement dépassée, bien qu'aujourd'hui les raisons ne manquent pas d'en craindre le retour. Combien j'ai vu de mouvements populaires provoqués par la famine, gronder et se calmer tout à coup par l'ouverture de quelques cuisines populaires et la distribution de quelques gros sous.

De tout ceci, j'en déduis qu'avant tout il y a une idée qui doit animer la volonté et qu'il faut certaines conditions pour que l'idée puisse naître et agir.

Tout ceci confirme donc notre vieux programme qui proclame l'indispensabilité de l'émancipation morale, politique et économique; la nécessité de mettre la masse dans des conditions matérielles telles qu'elles permettent le développement des besoins en idées.

Lutte pour l'émancipation intégrale, et, en attendant et préparant le jour où elle sera possible, arracher au gouvernement et aux capitalistes toutes les améliorations politiques et économiques qui peuvent alléger pour nous les conditions de la lutte et augmenter le nombre de ceux qui luttent en pleine conscience. Et pour cela il faut faire appel aux seuls moyens qui n'impliquent pas la reconnaissance de l'ordre actuel, mais qui préparent les chemins de l'avenir, telle est notre tâche.

Propager le sentiment du devoir et de l'esprit de sacrifice, mais se rappeler que l'exemple est la meilleure des propagandes et qu'il est inutile d'attendre des autres ce que l'on ne fait pas soi-même.

Errico Malatesta (1924)

*D'autres textes en téléchargement sur : <http://cnt.ait.caen.free.fr>*